

Il est des enfances perdues en un monde tellement arasé des forces et du sens qu'elles doivent retrouver seules, en des jeux innocents et parfois interdits, tout le singulier appareil de rites, cérémoniaux et charmes par quoi se constitua l'humanité en ce même mouvement où elle s'écartait de l'univers et entreprenait de le connaître. Quelques billes et brindilles des brouilles considérables sur le tumulus de la mésange morte, quelques gestes simples et insensés suffisent à l'enfant pour parvenir en ce haut-lieu d'où coulent à la fois l'homme, l'art et la sépulture. Elles venaient de semblable enfance ces premières sculptures de Theimer que l'on vit vers 1970, c'est de telles funérailles qu'ils nous arrivaient, ces "trous", des trous terriblement tombeaux et horriblement moins tombeaux que terriers d'un mort. La fascination qu'ils exerçaient aussitôt, la tenaient-ils de l'amère trivialité que célébrait cette ténèbre béante, ou du pauvre secret des rituels dont, autour d'elle, témoignaient les énigmatiques reliquats d'offrandes insoupçonnables?

En ce point, à l'évidence proche de quelque degré, zéro du sacré, entre la banalité du mystère et l'idiotisme de la mythologie qui y avait conduit, entre l'impensable de tous et l'indicible d'un seul, entre la communion où paraît nous rassembler la mort et l'absolue solitude où elle nous plonge en fait, là en cet inhabitable, résidait Theimer. Et de là en un langage d'un classicisme aussi clairement avoué que savamment pervers il commençait de tirer sa très puissante esthétique du malaise. D'autant plus puissante et scandaleuse qu'elle surgissait au plus débile des petits jeux conceptuels dont s'amusaient alors quelques cortex d'élite. Soudain, là-dedans, venu du pays de Kafka et ayant manifestement croisé l'Arpenteur sur sa route, arrivait un homme qui nous mettait sous le nez non pas une idée de trou ni un concept de trou ou la définition d'un trou, non plus les mesures ou le projet d'un trou pas du tout un trou pour donner à penser, mais des vrais trous, des trous en chair et en os, pour notre chair et pour nos os, des trous de terre et de cendres, des trous de pensée comme il est des trous de mémoire, des trous d'être, comme il est des trous d'air et ceux-là soulevant autrement l'estomac, des trous plus insondablement noirs que ceux où il paraît qu'en ses confins s'engloutit l'univers et infiniment plus horribles, car en leur abîme s'engloutissait bien plus que l'univers, son sens et le nôtre.

Ah ça, il était évident, et d'emblée, que l'on s'en souviendrait du bonhomme et que s'il parvenait à sortir de ses trous, on le retrouverait! Mais où? Le laissaient-ils deviner, ces singuliers tableaux, présentés en même temps que les trous mais d'où

suintait un autre trouble que le leur, moins repérable et d'autant plus pervers? Des paysages pris dans une gelée de nuit, des espaces colmatés, des natures mortes, mais vraiment mortes, natures mortes à en déclarer morte toute la nature. Et puis quelque chose d'autre encore, dans cette manière de pommeler les arbres et les choux-fleurs, d'en montrer la surface comme enveloppe enflée, tendue de l'intérieur par leur volume continuant de gonfler. Cela, on ne l'avait vu avant que dans l'œuvre d'un petit romantique anglais, Samuel Palmer. Mais ce qui chez ce visionnaire traduisait l'extase face à la turgescente vitalité d'un monde gorgé de sucs, révélait à l'évidence chez Theimer toute autre chose, d'innommable, et plus apparenté à la tuméfaction. Le plein trop plein de ses choux n'était pas plus rassurant que le vide trop vide de ses trous. Quelques années firent ce que font les années, elles passèrent, tandis que l'artiste faisait ce que font les artistes, il approfondissait sa voie. C'est ainsi que l'on retrouva Theimer de l'autre côté de son trou, c'est-à-dire sur un obélisque.

Evidemment! Car, il suffit d'y réfléchir, qu'est-ce qu'un obélisque sinon le moulage d'un trou? On objectera que ce n'est point là la conception que s'en faisaient les Égyptiens. Certes, et précisément tout est là. Mais les leurs étaient taillés dans le granit, tandis que Theimer coule les siens dans du bronze. Et l'on voit bien alors que si les obélisques de l'Égypte étaient affirmation de plénitude, consécration d'un centre autour duquel s'organisait la perfection d'un monde, ceux de Theimer sont moulages de ce vide par où se débondent tous les sens du monde. Les obélisques de Theimer, ses pyramides et tous les autres symboles que réquisitionne son œuvre ne sont plus dressés pour l'adoration d'un sens, mais pour, comme il avait naguère en ses trous englouti toute la nature, précipiter maintenant toute la culture en ce vide moulé, et érigé afin de mieux l'offrir à notre culte de l'insensé.

On se souvient de Malraux déplorant que notre civilisation fût la première qui n'ait produit ni un temple ni un tombeau. Puis, se souvenant de cette autre phrase, aussi fameuse: "A quoi bon aller sur la Lune, si c'est pour s'y suicider?", on se prend à rêver de ce tombeau vide de la culture humaine venue s'y suicider qu'il faudrait demander à Theimer d'aller ériger quelque part sur la Mer de la Désolation. Si "l'homme est mort" comme on nous l'a tant dit, je ne vois que Theimer pour lui donner la sépulture indispensable.

Gérard Barrière